

SCEAUX :

de plus en pl



SIXIEME FESTIVAL

La Maison de la culture de Sceaux, en banlieue de Paris, héberge depuis six ans le plus international des festivals de films de femmes, avec un succès évident : 5 000 spectatrices-eurs et 25 films en 1979, 20 000 spectatrices et 90 films en 1983. Les organisatrices Jackie Buet et Elisabeth Tréhard, ainsi que l'extraordinaire équipe du festival, avaient décidé cette année de restreindre un peu l'entreprise. Du 17 au 25 mars, elles n'ont présenté que 14 longs métrages, devant 15 000 personnes. Joyce Rock était là.

En dépit d'un sous-financement chronique et scandaleux, le Festival de Sceaux joue un rôle inestimable dans la création d'une culture féministe à travers le cinéma. Son caractère informel, l'absence de snobisme, l'accès facile des cinéastes les unes aux autres et aux cinéphiles, lui confèrent son charme distinctif. En plus d'être le seul festival à défendre le cinéma d'auteur féminin inédit en France, il en assume la promotion toute particulière auprès des distributeurs. Au lendemain du Festival de Sceaux, les organisatrices avaient prévu quelques semaines de diffusion à Paris, puis une tournée dans 15 villes de province. De plus, le Festival présente chaque année un « Hommage à une réalisatrice disparue ou méconnue ». Cette année, on nous offrait la chance rarissime de retrouver les films de Jacqueline Audry.

Perdue et retrouvée

Script en 1933, puis assistante de G.W. Pabst et de Max Ophuls, Jacqueline Audry devient réalisatrice en 1943 et produit 18 films avant sa mort. À cause de la mauvaise conservation de son oeuvre en France et comme certains détenteurs des droits de distribution de ses films exigeaient un prix de location inabordable, le Festival n'a pu montrer que cinq films d'Audry. Heureusement, les recherches ont été plus fructueuses du côté de l'Angleterre et du Québec (grâce à la généreuse collaboration de Robert Daudelin et cie, de la Cinéma-thèque québécoise). Voici les films rapatriés pour le Festival : *Gigi* (1948), *Minne*, *l'ingénue libertine* (1950), *Olivia* (1950), *Mitsou* (1956), et *l'École des*

cocottes (1957). *Olivia* et *Mitsou* étaient de beaucoup supérieurs aux autres.

Le 18 mars était marqué par un débat avec l'écrivaine Colette Audry (soeur de la réalisatrice), animé par la journaliste Michèle Lemieux, en présence de Madame Danièle Mitterrand et de Madame Yvette Roudy, ministre des Droits de la femme. On a souligné, avec le renfort habituel d'ironie qu'on assistait à une grande première en France ! Le British Film Institute, pour sa part, avait monté il y a cinq ans une imposante rétrospective de l'oeuvre d'Audry.

Les meilleurs et les autres

Toujours pour limiter l'ampleur du Festival, les organisatrices n'avaient choisi que des longs métrages de fiction et le public a d'ailleurs ressenti l'absence du documentaire et du court métrage. Les films plus intéressants étaient :

Le cri. Le gagnant du premier Prix du public est un film extraordinaire, réalisé par une femme extraordinaire, la Polonaise Barbara Sass. Il nous montre par la fiction conventionnelle les marginales-aux de Varsovie. Grâce au jeu fascinant de Dorota Stalinska, nous découvrons Marianna, une jeune femme, tout juste sortie de prison, qui se fraie un chemin en travaillant dans la respectable Pologne urbaine et dans ses bas-fonds. Assaillie, après les visionnements, par une volée de questions trop explicites sur Solidarité et sur la censure en Pologne, entre autres, Sass a dû rappeler le public à l'ordre à maintes reprises, tout en réaffirmant son désir d'échanger avec nous. Au fil des quatre jours de sa visite, marquée de nombreuses conversations en plus des débats, le public s'est montré digne de sa confiance et

elle a effectivement réagi avec une aisance et une complicité grandissantes.

Le public a aussi accueilli avec enthousiasme les films *Canale grande* (voir LVR no 16) et *Dorian Gray dans le miroir de la presse à sensation*. Ce dernier, d'une durée de deux heures et demie, est la plus récente fantaisie, grandiose et débridée, de l'infatigable, l'irrépressible Ulrike Ottinger, cette « femme de la Renaissance » du cinéma moderniste. Dans *Dorian Gray*, nous retrouvons une Delphine Seyrig aussi admirable dans le rôle de Madame le Docteur Mabuse que dans *Freak Orlando* (Ottinger, 1981). Ce film s'est d'ailleurs mérité le deuxième Prix du public, comme *Freak Orlando* l'année dernière !



Barbara Sass et Jacqueline Buet

Photo : Joyce Rock

us international

À ces trop brèves mentions, il faut ajouter deux autres films allemands : *Peppermint Frieden* de Marianne Rosenbaum, est un de ces rares films qui met en scène des enfants dans les principaux rôles sans jamais tomber dans le sentimentalisme. C'est l'histoire « suggestive » de l'Allemagne entre 1943 et 1950, observée par une petite fille qui vit dans un monde hésitant entre la jouissance refoulée et la destruction permise.

Le deuxième est *Le sommeil de la raison* de Ula Stockl. Comme Jeanne Labrune, Ottinger, Sass et von Trotta, Stockl est une cinéaste articulée et talentueuse (entrevue à paraître dans LVR à l'automne). Ce dernier film l'amène sur le terrain de la famille, pour examiner la violence habituellement refoulée chez les femmes. Elle montre l'espace familial moderne, petit-bourgeois, spacieux donc, et combien envahissant, parfois même dévorant, pour les individu-e-s. Une « tranche de vie » d'une gynécologue engagée, vivant à Berlin avec sa mère italienne, ses grandes filles et son mari, qui déclenche l'action dramatique par sa décision de quitter sa femme.

La digue - Ce genre de sujet ne me passionne pas (retournant sur les lieux de son enfance, une jeune professionnelle règle le compte de son passé, de ses amants, et de sa famille) mais ce sixième film de la talentueuse Jeanne Labrune est très habile. En plus, Labrune possède la grande qualité, plutôt rare chez les cinéastes, femmes et hommes, de savoir communiquer ses réflexions

sur son propre travail et sur le cinéma en général.

Phaniyama - Cet excellent film indien décrit les accablantes « traditions » qui condamnent une fillette, devenue veuve peu après son mariage à l'âge de 9 ans, à une vie entière de solitude et de rejet par la société. Ce premier film de Prema Karanth est tiré du livre du célèbre romancier M. K. Indira, d'après une histoire vécue. La vraie Phaniyama naquit en 1870 et mourut en 1952.

Dans *Karnal*, véritable épopée de par sa dimension dramatique, Marilou Diaz-Abaya dévoile la vie des Philippines rurales des années 1930, leurs tabous et leurs oppressions, parallèlement à la colonisation américaine (l'anglais devient la langue officielle du pays !). Grâce à une subvention spéciale cette année, nous pouvions profiter de la présence de Diaz-Abaya et de Karanth. Elles ont pu nous éclairer sur la condition des femmes dans leur pays et nous rappeler la spécificité de la mentalité asiatique.

Des experts et des hommes

Traditionnellement, ce Festival décerne un Prix du public pour les films de fiction, les documentaires et les films d'animation. Cette année, on a institué en plus un Prix du jury. Ce premier jury se composait de Coline Serreau (réalisatrice, ex. *Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?*), de Maria Schneider (comédienne), de Françoise Maupin (Agence France Presse), de Louis Marcorelles (Le Monde) et de Roger Diamantis (exploitant). Pourquoi un tel jury ? Pourquoi doubler l'opinion du public par celui des « experts » ? Pourquoi deux hommes pour juger du cinéma de femmes ? La situation a d'ailleurs été cocasse et éloquente : ce jury officiel a primé le film de Helga Reidmeister, *Avec un intérêt obstiné pour l'argent*, qui n'avait reçu que quatre votes du public !

Malgré la très grande popularité du Festival, la critique française, elle, n'a pas raté l'occasion de déployer sa remarquable paresse professionnelle et son sexisme virulent. Le quotidien *Libération* n'a même pas publié le programme du Festival cette année, et nous lisions dans *Le Monde* une critique sèche, sans enthousiasme. Donc, deux souhaits pour l'avenir : qu'on n'entende plus parler de jury, et que le public exige une plus grande rigueur des médias d'information. Allons, un peu d'objectivité, messieurs !

JOYCE ROCK



Le sommeil de la raison



Suzanne Girard. O'C

Christina...